

BANDE DESSINÉE

# Tintin: 75 ans et en pleine forme

Premier européen à utiliser le phylactère, procédé venu des Etats-Unis, Hergé ne serait jamais douté de l'impact que son héros de papier, Tintin, allait laisser sur les générations futures.

Né le 10 janvier 1929 dans les pages du magazine "le vingtième siècle", le personnage fétiche de George Henri (Hergé) a, en à peine 23 albums, dépassé les 192,5 millions de ventes à travers le monde.

Pour marquer le coup de cet anniversaire, on a mis les petits plats dans les grands. Ainsi, Tintin a le privilège d'avoir une pièce de dix euros frappée à son effigie. Il y a aussi la réédition du 24e album, "Tintin et l'Alph-Art", malheureusement inachevé en raison du décès d'Hergé. A la première édition, sortie en 1986, s'ajoutent ici des documents récemment retrouvés, effet marketing oblige, qui jettent un nouvel éclairage sur la fin de l'histoire.

Au delà des records, Tintin s'inscrit avant tout dans un phénomène intergénérationnel, à l'instar d'un Chaplin, bien ancré dans la réalité de son temps, mais dont l'héritage suscite encore un intérêt auprès des générations suivantes.

Bien que moins critique qu'un Chaplin, le personnage

d'Hergé reflète bien la conception européenne du monde de l'époque. Le jeune reporter incarne la modernité par son métier, mais aussi la "conviction" profonde d'appartenir à la civilisation dominante et donc d'apporter quelque chose aux pays qu'il ne cesse de sillonner tout au long des 23 albums. On se souvient de "Tintin au Congo", où la vision colonialiste est frappante de par la façon dont y sont représentés les Africains, ou encore, "Tintin en Amérique", où les Indiens sont définis à partir du point de vue restrictif de l'époque. Paradoxalement, le personnage fétiche n'a jamais remporté de vif succès au pays de l'oncle Sam, contrairement au reste du monde, où les tintinophiles sont légion.

D'autres ont tenté d'associer les caractéristiques psychologiques de Tintin au signe astrologique de son auteur. Pourquoi pas, Hergé étant Gémeaux, on peut s'en réjouir au côté indulgent du personnage, à la fois généreux et réservé. Il est curieux et pondéré, enthousiaste mais

prudent. Prévoyant, méticuleux à l'extrême, ouvert à la discussion mais non polémiste, soucieux de peser le pour et le contre des événements.

Mais pour comprendre le succès du bonhomme, il faudrait plutôt chercher du côté de l'aventure et de la découverte, qui nourrissent l'imaginaire des enfants. En effet, Tintin se lit dès l'enfance et c'est là que le coup de foudre à lieu, en première lecture, celle où l'analyse sociale n'a pas sa place.

Comment ne pas tomber sous le charme du reporter et de son entourage, tous des personnages hauts en couleur dont on retient bien sûr Milou, le fidèle compagnon, alter ego de Tintin, se moquant gentiment de la personnalité trop parfaite de son maître. Le capitaine Haddock, incapable de diriger un bateau, alcoolique, dont tous le charme réside en sa capacité de transformer n'importe quel mot en insulte grave. Il assume à lui seul tout les défauts que Tintin n'a pas et ajoute une dimension humaine à la série. Le



La pêche, toujours ... extrait de "Tintin en Amérique", 1932 (© Editions Casterman)

couple Dupond et Dupont, le professeur Tournesol et la Castafiore, un des rares personnages féminins de la série, viennent colorer ce héros trop lisse, sans aspérités, qu'est Tintin et relèvent ainsi l'intérêt

de ses aventures. Une chose est sûre, Tintin n'a pas fini de faire parler de lui et de battre des records. Qu'en sera-t-il lorsqu'il aura atteint son centenaire ?

Séverine Rossewy

CINÉMA: LOST IN TRANSLATION

# Une réalisatrice se cherche

Avec des films comme "Lost in Translation", Hollywood cherche de l'inspiration au pays du soleil levant. N'en déplaie, cette comédie s'avère peu japonaise et plutôt débridée.

Park Hyatt, Tokyo, rendez-vous des Occidentaux égarés au pays du soleil levant. Bob Harris est venu noyer pour une semaine la crise de la cinquantaine dans un bar à whisky. Alors que sa carrière d'acteur semble prendre l'eau, il a accepté un contrat tout en étant persuadé qu'il devrait plutôt être auprès de sa femme et de ses enfants. Il rencontre une jeune américaine. Fraîchement diplômée, elle est mariée à un photographe de la jet set qui semble d'avantage se soucier de ses modèles. Désabusés car délaissés, déphasés et insomniaques, ils passent leurs nuits blanches ensemble. Une relation étrange s'installe.

Manifestement, le Japon débarque en force sur nos écrans cette année. Hollywood surfe sur la vague de l'opinion américaine, détournée de l'Europe, et cherche de l'inspiration dans le pays des nouveaux alliés. Le dernier film de Sofia Coppola s'inscrit dans cette tendance, ancrant des personnages américains dans l'espace et le temps nippon. A cet exercice, la fille du maître arrive pourtant à peine à convaincre. Si l'errance dans l'univers nocturne japonais a de quoi aguicher un public curieux, l'accent onirique et les trouvailles humoristiques de cette oeuvre ne valorisent guère la culture japonaise. En définitive, on aurait pu tourner ce film n'importe où. Légèreté, quand tu nous tiens.

Hantée par son passé et par l'acharnement de la presse contre elle, il semblerait que Sofia Coppola n'ait pu se consacrer entièrement à cette oeuvre. Une enième tentative de prouver qu'on peut faire du 7e art, indépendamment de l'héritage parental?

Ce film, où la nuit est dominante, pourrait être intéressant vu sous un angle psychanalytique. Dans ce contexte, le regard ne peut être qu'indulgent envers une cinéaste qui se cherche, tentant de chasser la nuit tout en se délectant de ce que celle-ci lui apporte. Et l'ombre du père, omniprésente. Ceci dit, Sofia Coppola a fait des progrès remarquables.

Depuis son premier long-métrage, "Virgin suicides", il y a cinq ans, la réalisatrice a acquis un nom et une personnalité bien à elle. Révolue l'époque où la presse people la cataloguait de "fille de" ou de "femme de". Ayant grandi à l'ombre des caméras de papa, puis protégée sous la casquette de Spike Jones, elle volerait enfin de ses propres ailes. Du moins, selon l'avis de certains critiques. Après avoir touché à tout (la mode, la musique, le cinéma ...) et surmonté sa dépression générée par la pression parentale, Sofia se consacre à la photographie qui l'amène à faire de fréquents voyages ... au Japon, pour des magazines de mode. Alors qu'une certaine autonomie se profile, le parrain refait

surface et pousse sa protégée à se lancer dans la réalisation. Sofia nous livre "Virgin Suicides", portrait post mortem d'adolescentes à travers le prisme évanescent du souvenir. Elle semble avoir un penchant pour la distorsion de la réalité. Son dernier film le confirme: "Lost in Translation" baigne dans l'univers embué et glauque de la somnolence. Le délire est omniprésent et on ne peut s'empêcher d'assister au dessin cinématographique d'une rupture avec le père.

Hélas, le regard de la réalisatrice, à l'instar de ses personnages, demeure superficiel et son film sans direction précise. Le spectateur tâtonne dans un flou artistique plus ou moins recherché.

Contrairement à Francis Ford Coppola, dont les personnages s'affirment par la rébellion, sa fille a choisi la voie analytique pour trouver un élan créatif. Se serait-elle perdue dans sa quête? Le titre du film nous le suggère timidement.

Fayrouz et Tahar Houchi



Sofia Coppola et Bill Murray dans les rues de Tokyo, pendant le tournage du film.

Lost in Translation, de Sofia Coppola à l'Utopia.